
Ulrich METENDE, *Critique de la bioéconomie. Essai sur le statut politique des corps et du vivant au XXI^e siècle*, Paris, Hermann, 2024, 322 pages

Arnaud Massin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/42867>

DOI : 10.4000/15b2p

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2025

Pagination : 727-734

ISBN : 978-2-38451-228-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Arnaud Massin, « Ulrich METENDE, *Critique de la bioéconomie. Essai sur le statut politique des corps et du vivant au XXI^e siècle*, Paris, Hermann, 2024, 322 pages », *Questions de communication* [En ligne], 48 | 2025, mis en ligne le 01 décembre 2025, consulté le 11 décembre 2025. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/42867> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/15b2p>

Ce document a été généré automatiquement le 11 décembre 2025.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Ulrich METENDE, *Critique de la bioéconomie. Essai sur le statut politique des corps et du vivant au XXI^e siècle*, Paris, Hermann, 2024, 322 pages

Arnaud Massin

RÉFÉRENCE

Ulrich METENDE, *Critique de la bioéconomie. Essai sur le statut politique des corps et du vivant au XXI^e siècle*, Paris, Hermann, 2024, 322 pages

- 1 Le livre du philosophe Ulrich Metende se place d'emblée dans la lignée de la « biopolitique » théorisée par Michel Foucault (*Cours au Collège de France. La volonté de savoir* [1970-1971]. *Il faut défendre la société* [1975-1976]. *Sécurité, territoire, population* [1977-1978]. *Naissance de la biopolitique* [1978-1979], Paris, Le Seuil-Gallimard, 1994-2004) et se veut une étude de philosophie critique sur ce « dernier stade du capitalisme » appelé « bioéconomie ». U. Metende repère le concept dans un rapport de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) de 2009 (*La Bioéconomie à l'horizon 2030. Quel programme d'action ?* <https://doi.org/10.1787/9789264056909-fr>), en tant que celle-ci et la Commission européenne en auraient fait le socle d'une nouvelle économie, non plus fondée sur les ressources fossiles, mais sur les technosciences appliquées au « Tout-vivant » (p. 32). D'après U. Metende, il s'agit du dévoiement d'un concept « décroissant » du mathématicien et économiste roumain Nicholas Georgescu-Roegen (1906-1994) qui promouvait les énergies renouvelables dans le cadre d'une croissance économique insoutenable et incapable de résoudre les « problèmes ponctuels [sic] liés à l'environnement et à la dégradation des ressources naturelles »

(p. 12). D'ailleurs, U. Metende parle de manière contradictoire de « nouvelle économie dite de la décroissance, avec comme contenu, une croissance durable » (p. 11). Quoiqu'il en soit et depuis les années 1970, il y aurait un « détournement méthodologique et conceptuel » (p. 16) de la bioéconomie vers « l'exploitation efficiente des ressources biologiques à partir de nouvelles opportunités technologiques » (*ibid.*). Ce dévoiement et ce détournement trouveraient leur fondement idéologique dans la cybernétique. Celle-ci considère l'information comme principe néguentropique et permet un perpétuel auto-ajustement systématique et des synergies entre les différents systèmes de production (p. 46). Il n'est pas clairement indiqué si N. Georgescu-Roegen se plaçait lui-même dans cette perspective, ni en quoi consistent ces différents « systèmes de production », qui ne semblent pas s'entendre au sens économique du terme. En tout cas, U. Metende fait de l'extension de ce paradigme du vivant, comme système d'informations maîtrisables et reconfigurables, le trait central des sociétés et identifie, après la sociologue Céline Lafontaine, la « dissolution progressive du corps matériel au profit d'un corps informationnel » (p. 18) et l'« optimisation des potentialités productives du corps humain » (p. 20) comme stade ultime du capitalisme. Pourtant, U. Metende se propose de remédier à cet état de fait en se demandant « comment construire un discours éthique et politique alternatif à cette anthropologie instrumentale » (p. 30) et en exposant ses buts : « réhumanisation de l'humain », « sorti[e] de cette logique utilitariste et individualiste », retour à un corps « authentique et singulier » (p. 31). Réservé aux derniers chapitres de son livre, ce vaste programme (comme il le dit lui-même) est résumé ainsi : « Élargissement [*sic*] du sujet dans un projet utopique que je nomme “l'anthropo-relationnalité intégrale”, qui est non seulement une manière d'habiter le monde, mais aussi une politique du soin – santé du monde – et une esthétique du Tout-vivant » (p. 31-32).

- 2 Le premier chapitre, « L'irréversible » (p. 33-58), consiste en l'exposition de ses thèses concernant la bioéconomie, synonyme pour U. Metende de marchandisation ultime du corps humain. Toujours selon lui, cette bioéconomie est l'extension économique de la biopolitique qui « fait du remodelage du corps et de son hybridation en vue de l'augmentation de ses performances » (p. 35) sa finalité. Trois étapes historiques sont relevées par l'auteur : d'abord l'esclavage – réduction à la corporéité productive –, ensuite la cybernétique – « réduction du corps à une machine informationnelle » (p. 33) utile au contrôle institutionnel des corps, le « biopouvoir » de M. Foucault – et enfin le corps-gisement – réduction du corps morcelé à un ensemble de ressources valorisables et colonisation technoscientifique du vivant. Cette exposition est très sommaire, passant rapidement de l'Antiquité à l'achat-vente de gamètes ou de cellules-souches. Cependant, pour la dernière étape historique, U. Metende se fonde sur le rapport précité de l'OCDE qui visait explicitement « la mise en place d'un modèle de développement au sein duquel l'exploitation et la manipulation technoscientifique du vivant constituent la source de la productivité économique » (p. 44-45). Intéressants sont les relevés que fait U. Metende de l'extension du préfixe « bio- » dès les années 1970 : « biotechnologies » bien sûr, mais aussi « biovaleur », déchets organiques (sang de menstrues, sang de cordon ombilical, etc.) transformés en marchandises ; « biomarqueurs » ou « biobanques », lieux de conservation et de stockage de ces marchandises biologiques. Intéressante aussi, même si cela n'est pas développé, l'identification d'un nouveau régime de désirs dans les années 1990, fondé sur la santé individuelle – lutte contre le vieillissement et « capital santé » – et le perfectionnement du corps biologique – culte de la performance et la « régénération » plutôt que la

guérison. U. Metende insiste encore sur la « révolution cybernétique » (p. 50 et sq.) qui fit du sujet un producteur d'informations et de son cerveau une machine computationnelle, sans apercevoir que les processus de réification et de marchandisation étaient déjà bien avancés et décrits avant cette « révolution » – qu'on pense seulement à *Histoire et conscience de classe* de Georg Lukàcs, publié en 1923 (trad. de l'allemand par K. Axelos et J. Bois, Paris, Éd. de Minuit, 1960). Quoi qu'il en soit, U. Metende se propose de creuser quelque peu ce préfixe « bio- » et certaines de ses concrétisations lexicales.

- 3 En effet, le deuxième chapitre, « Matière, énergie, artifices » (p. 59-90), décrit en détail les processus et les applications concrètes de la « biomédicalisation ». En fait, celle-ci est assimilée à la bioéconomie, ce qui ne laisse pas d'interroger quant aux visées de l'ouvrage puisque je m'attendais à une généalogie de la gouvernementalité impériale ou à la description du système unitaire de la totalité ne tolérant pas l'hétérogène, dans la lignée de ce que, dès 1999, la revue *Tiqqun* avait pu effectuer (Tiqqun, « L'hypothèse cybernétique », *Tout a failli, vive le communisme !*, Paris, Éd. La Fabrique, 2009 [1999], p. 223-339). U. Metende identifie donc cinq grands processus de ce vaste mouvement de réduction de l'être humain à son corps : privatisation de la recherche sur la santé ; conception purement informationnelle du corps humain (notion intéressante de « dataïsme ») ; technoscientification des soins de santé ; libéralisation de l'information médicale et nouvelles représentations du corps. Ensuite, il dénonce la « manipulation du vivant » (p. 59-60) qui devait, selon lui, nécessairement s'ensuivre, *via* son application phare, l'Assistance médicale à la procréation, dont il décrit longuement les différentes méthodes. Son prisme « spiritualiste » (soutenant non seulement l'existence de l'âme, mais aussi la substantialisant) s'exprime ici et, de manière paradoxale, puisque c'est en dénonçant en même temps l'oubli du corps (oubli du « corps qualitatif ») et sa réduction à n'être que cela (un « corps quantitatif ») qu'il défend l'existence d'une « âme-substance » : « Le fait de ne pas pouvoir localiser l'âme dans l'organisme d'un individu ne signifierait [sic] pas pour autant que cette substance n'existe pas » (p. 72). Derrière la dénonciation du « contrôle [par] un vaste lobby financier » (p. 73) du marché de la procréation, c'est le « naturalisme » de la reproduction qui est en fait défendu. Évidemment, la dénonciation de cette marchandisation, qui cache aussi l'exploitation du corps féminin, en tant qu'il est « usine de production » d'ovocytes et d'embryons, et la sous-traitance ou la délocalisation (tourisme médical, mères porteuses, etc.), est assez facilement récupérable par la critique réactionnaire ou traditionaliste. Il semble que la source principale d'U. Metende, C. Lafontaine, tente d'être sur cette ligne d'une opposition « de gauche » à ces méthodes de procréation médicalement assistée. En tout cas, U. Metende poursuit sa critique dans un troisième chapitre, « Le temps des vertiges » (p. 91-116), en évoquant l'« ectogenèse », c'est-à-dire à la fois la fécondation et la gestation en-dehors du corps, cette dernière (*via* l'utérus artificiel) n'existant pas encore mais étant déjà annoncée. Ici encore, M. Foucault est convoqué (p. 101-102) pour souligner la manière dont la biologie serait liée à l'émergence de la représentation du corps comme machine et serait dès lors devenu l'instrument de discipline et de contrôle du corps et de la population, ce qui culminerait actuellement dans le monitoring du corps maternel par la « supervision biomédicale anténatale » (p. 102). Pourtant, il faudrait moduler quelque peu cette notion de « biopolitique » qui, en tant qu'elle serait l'encadrement de la vie et du corps aboutissant à l'auto-contrôle, n'existe en réalité qu'à la marge, c'est-à-dire pour certaines classes, et repose sur une normalité

déniée, pour l'immense majorité de la population, d'un pur et simple écrasement des corps et de la vie (Rigouste Mathieu, *La Guerre globale contre les peuples. Mécanique impériale de l'ordre sécuritaire*, Paris, Éd. La Fabrique, 2025). Cette vision d'une imposition verticale de la biopolitique m'apparaît assez réductrice, conçue comme un conditionnement imposé de force et oubliant la nécessaire réfection affective et désirante, couplée à la tout aussi nécessaire dépossession préalable à cet encadrement technoscientifique, des sujets eux-mêmes. D'une manière qui me semble confuse, U. Metende exprime ce mouvement : « Si depuis des siècles, nous avons acquis la maîtrise du monde extérieur, de la planète, en complexifiant [la complexité de ces rapports chez les peuples premiers n'est-elle pas bien documentée depuis longtemps ?] nos rapports aux autres vivants, la course vers laquelle nous sommes lancés aujourd'hui c'est celle de la conquête du monde intérieur [étonnante affirmation quand on sait comme la colonisation "extérieure" n'a jamais cessé], à travers la remodelisation de nos esprits, mais pas seulement nos esprits, surtout nos corps et nos cerveaux qui sont, si on peut le dire [sous-entendu encore une fois étonnant : y aurait-il là quelque chose qui fût interdit ?], les lieux où siège notre être en soi [pourquoi cette théorie essentialiste-substantialiste qui mélange d'ailleurs allègrement esprits, corps et cerveaux ?] » (p. 116). U. Metende se propose ensuite de cerner et d'établir l'idéologie qui serait responsable de cette « conquête ».

- 4 C'est ainsi que le quatrième chapitre, « Structure et système » (p. 117-148), revient plus précisément – il faut cependant souligner ici les trop nombreuses répétitions du texte –, sur la cybernétique et ses suites structuralistes. Reprenant la vision « informationnelle » (p. 118) de l'homme et l'assimilation de ce dernier à une « machine intelligente », U. Metende fait le lien entre la cybernétique et son expression subséquente dans les sciences humaines en tant que « structuralisme » (p. 120). Ce dernier serait « un des piliers de l'anti-humanisme qu'on retrouve chez Spinoza [sic], Nietzsche et Heidegger » (p. 120) en tant qu'il aurait répondu au vide laissé par la liquidation de l'humanisme après-guerre – je suppose qu'il s'agit de la Seconde Guerre mondiale. Le structuralisme serait même une « critique de l'ordre rationnel du monde [allant] de pair avec la critique de la philosophie de la conscience » (p. 121). Je ne vois pas bien comment le structuralisme, qui aboutit selon U. Metende au « systémisme » – soit la « seconde cybernétique », ouvrant et inaugurant le champ de la biologie, des sciences de la communication et des sciences cognitives –, pourrait passer pour une critique de cet « ordre rationnel », alors qu'il n'en est qu'une radicalisation (Henri Lefebvre, *L'Idéologie structuraliste*, Paris, Éd. Anthropos, 1971). La question de la « dissolution du sujet » par le structuralisme me semble plus pertinente et U. Metende l'explore jusqu'au bout en dénonçant son approche fonctionnaliste de l'humain, la connexion de ce dernier au flux informationnel et sa vision d'*Homo sapiens* comme « un algorithme désuet qu'il faudrait remplacer par un système plus complexe et performant » (p. 137). Justement, U. Metende semble confondre le « structuralisme » et la Silicon Valley, non sans y intégrer abusivement jusqu'aux philosophes Gilles Deleuze et Félix Guattari, selon lui précurseurs du « cybernanthrope ». Par ailleurs, sa critique s'accompagne d'un net essentialisme, puisqu'il avance que « le décentrement du sujet fait perdre à l'homme le sens de son originalité, de son authenticité et de sa valeur dans le cosmos » (p. 140). Je suis aussi passablement déconcertés par la déclaration de (bonne) intention qui clôture ce chapitre : « Si toutes les choses de l'histoire et de la nature se tiennent [mais la nature n'est-elle pas elle-même histoire ?], il faudrait entreprendre non seulement de lier, mais aussi de délier les problèmes du monde [aussi simple que

cela, donc ?] afin d'avancer sereinement vers l'avenir [pensée positive ?], même s'il s'annonce miné par de nombreuses incertitudes [c'est le moins que l'on puisse dire, en effet] » (p. 148).

- 5 Les cinquième et sixième chapitres, respectivement « Le temps de la vie » (p. 149-164) et « Les indéterminations catégorielles » (p. 165-204), persévèrent dans cette confusion. À son affirmation précédente selon laquelle « le sujet et son devenir sont non seulement déterminées [sic] par des facteurs économiques, idéologiques, scientifiques, mais davantage par le paradigme informationnel » (p. 134), U. Metende tente d'adjoindre une critique de l'homme-marchandise pour le moins floue et confuse : « Dans ce néo-système de consommation, l'homme est en tête du maillon de la chaîne [sic]. Il se fait évidemment consommer sur tous les plans possibles mais aussi, il consomme tout ce qui peut lui être utile premièrement pour sa survie, ensuite pour le simple plaisir de se livrer à ce spectacle » (p. 150). Comme je le craignais, U. Metende évoque dans ces deux chapitres la question « trans » puisque, selon lui, « cette négation du corps [comprendons : par le désir radicalisé de domination sur celui-ci] aboutit à une polysémie des identités, des sexes et des genres » (p. 165). Il opère trois mouvements critiques par rapport à cette question : d'abord la critique anti-technique du transgenrisme (assimilé au transhumanisme...), s'appuyant sur Janice Raymond (p. 174-175), professeure en études des femmes et en éthique médicale, mais aussi sur le romancier et essayiste Philippe Muray, en tant que celui-ci n'est rendu possible que par le progrès technoscientifique et en tant que l'« empire transsexuel » serait une part de l'« empire cybernétique » (p. 175) ; ensuite, la critique anti-anti-humaniste de son idéologie – existentialisme radical de Judith Butler, théorie libertaire intersexuelle de John Money – et leur secret mépris du corps (p. 182) ou de la sexualité (p. 184) – on y lit aussi ceci : « les trans/posthumanistes estiment par exemple qu'il faut remplacer cette "viande" par des microprocesseurs » ; enfin, la critique naturaliste et décliniste d'une atteinte à une humanité ontologique, puisqu'il s'agirait d'un « viol de notre être » ou de la « matrice de l'effondrement du monde occidental » (p. 193), voire de « la fin des identités au sens originel et authentique » (p. 194). S'il est sans doute nécessaire (et délicat en même temps) de critiquer les présupposés patriarcaux ou sexistes reproduits et reconduits quelques fois par ces mouvements d'idées – qu'il s'agirait encore d'identifier correctement, cela dit – (voir Françoise Vergès, *Un féminisme décolonial*, Paris, Éd. La Fabrique, 2019 ou Romain Roszak, *La Séduction pornographique*, Paris, Éd. L'Échappée, 2021, qui critique remarquablement les impasses libérales-libertaires en matière de sexualité), ou encore de critiquer le transhumanisme néolibéral d'un militant comme Laurent Alexandre par exemple, U. Metende n'emprunte pas vraiment cette voie : « Il faut lire Jean-Jacques Tyszler pour comprendre que le trouble dans le genre est réellement nuisible [sic], c'est une idéologie qui serait à la limite narcissique et individualiste » (p. 191). U. Metende ne s'arrête cependant pas là.
- 6 Le septième chapitre, « Les impasses de l'arraisonnement » (p. 205-224), est une reprise de cette essentialisation – toute « artificialisation » est mauvaise *in se*, et la technologie ferait peser une menace sur la nature – et permet d'expliquer cette confusion générale : c'est en fait le matérialisme philosophique qui est mélangé avec le matérialisme vulgaire, lui-même interverti avec la marchandisation – ainsi, et *de facto*, toute matérialité serait nécessairement, essentiellement et de tous les temps *marchande*. Cela dit, U. Metende relève des éléments très intéressants de cette marchandisation effective, comme les expérimentations réalisées sur ce que Grégoire Chamayou a appelé

les « corps vils » (*Les Corps vils. Éthique et politique de l'expérimentation humaine au XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Éd. La Découverte, 2008) ou bien la transformation des individus occidentaux et occidentalisés (de certaines classes, encore une fois) en « entrepreneurs d'eux-mêmes » (M. Foucault). Dans le cadre de la dépossession, la notion d'« épistémicide » est pertinente pour signaler la disparition des savoirs indigènes. Cependant, et ce sera le cas des deux derniers chapitres, « Embrasser le grand large » (p. 225-258) et « La santé du monde » (p. 259-299), U. Metende ne s'attache guère à développer ces sujets et s'occupe en fait plutôt de proposer des solutions aux ravages de la bioéconomie qu'il a longuement exposés. Véritable catalogue de bonnes intentions, ces propositions se résument par les notions d'« égalitarisme bio-centrique », de « réenchante[ment] du monde » (p. 217) et d'« intersubjectivité transcendante » (p. 218). En fait, il s'agit, assez banalement, d'un appel à la vertu et à renouer avec « le bien moral inhérent à la nature humaine » (p. 221). À cet effet, sont convoquées (p. 235-285) des personnalités comme Corinne Pelluchon (*Éthique de la considération*, Paris, Éd. Le Seuil, 2018), le prêtre philosophe Ivan Illich, le Pape François, les philosophes Emmanuel Levinas et Paul Ricœur, les sociologues Edgar Morin et Bruno Latour ou encore le théoricien politico-philosophe Cornelius Castoriadis. U. Metende promeut donc une « vision bio-centrique » contre « la séparation entre l'homme et la matrice cosmique de la vie » (p. 226-227) et en vue d'enrichir le libéralisme politique avec un modèle de développement écologiquement soutenable (p. 229). Dépassement des dualismes (homme/animaux, nature/culture), cette vision veut « procéder à une réforme intérieure en se situant hors de toute tentative de domination et de prédation » (p. 232) et « remettre l'économie au service des humains » (p. 239) grâce à la « convivance » (p. 237), à une « démocratie élargie » (p. 243), dans la lignée latourienne, aux différentes entités naturelles, à une nouvelle « manière d'être-avec-le-monde » (p. 237) ou encore à une « éthique du *care* » (p. 244). Singulière démarche, oubliant méthodiquement les rapports de production et les conditions concrètes d'existence, uniquement fondée sur le respect « naturel » d'une altérité abstraite, elle ne peut aboutir qu'à une liste d'« il faudrait », des souhaits certes généreux (et bien naïfs) mais trop vagues pour être réalisés : « La première chose que nous devons faire, et cela en toute urgence, c'est de sortir de la logique de domination et d'exploitation vis-à-vis des autres vivants et de la nature » (p. 264).

- 7 À l'exposition critique de la première partie, ponctuellement fructueuse mais grevée par l'importance centrale accordée à la biomédicalisation et à sa dénonciation ambiguë, répond donc un prônage qui apparaît particulièrement idéaliste. Citons-en encore quelques-unes : « l'homme-jardinier du monde » (p. 286), « réhabilitation de la corporéité » (p. 288), « prise de conscience » (p. 299), « “recosmocisation” en réarticulant cultures, être et nature » (p. 297), « la vie à promouvoir devient une présence noble vêtue [sic] d'une valeur inhérente qui fait d'elle une symphonie unique dans le déploiement de l'être-au-monde » (p. 289). Symptomatiquement, et pour enfoncer le clou, le livre se termine ainsi : « En somme, il revient à l'homme de prendre à la fois soin de lui, de son alter ego, des vivants autres qu'humains, et du monde, dont il a le devoir de préserver et de transmettre aux générations futures [sic] » (p. 308).
- 8 Certaines citations laissaient déjà un peu plus qu'entrevoir le nombre incalculable d'erreurs qui émaillent le texte. Ces erreurs sont de quatre ordres : erreurs typographiques (ou de relecture) – par exemple « On arrive en arrive » (p. 198) ; erreurs orthographiques et syntaxiques – un problème récurrent de virgules, par exemple « la

conclusion selon laquelle, la vie a désormais un prix » (p. 302); erreurs de retranscription des noms propres – par exemple « Monique Witting » (p. 180, 203); surtout, incompréhensibilité pure et simple de certains énoncés.

AUTEURS

ARNAUD MASSIN

Ceserh, Université de Liège, B-4000 Liège, Belgique
Arnaud.Massin[at]uliege.be